ESSAI DE RESTITUTION

# D'UN DES BOUCLIERS DACES

REPRÉSENTÉS SUR LES BAS-RELIEFS DE LA COLONNE TRAJANE

**Par M. F. DE LASTEYRIE**

---

*Extrait du Bulletin de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres des mois de juillet et août* 1868.

---

Vers la fin de 1865, l'Académie (elle n'en a certainement point perdu le souvenir) recevait de M. Odobesco, conseiller d'Etat des principautés roumaines, une fort intéressante communication relative au trésor trouvé à Pétrossa, sur l'un des derniers contreforts des monts Carpathes. L'importance de cette découverte pouvait être appréciée dès lors d'après les très-exacts et magnifiques dessins mis sous les yeux de l'Académie par M. Odobesco. Ces mêmes dessins, placés en regard des objets originaux eux-mêmes, ont figuré à l'Exposition internationale de 1867; et l'on a pu se convaincre encore mieux du caractère vraiment original de la plupart des pièces d'orfévrerie dont se compose le trésor de Pétrossa.

Ainsi que le faisait observer l'auteur de la communication, ainsi que je m'efforçai de l'établir moi-même dans les quelques mots que je prononçai à cette occasion, on chercherait vainement dans les monuments de l'antiquité classique des analogues à ces pièces d'orfévrerie d'or, la plupart incrustées de grenats, et marquées d'un cachet si particulier. Par contre, nous faisions tous deux remarquer qu'elles présentent, comme procédé sinon comme formes, une analogie complète avec un certain nombre de joyaux bien connus et bien authentiques provenant des conquérants qui s'établirent dans les différentes contrées du midi ou de l'occident de l'Europe, à la suite de l'invasion des hordes parties du nord et de l'est sous les noms d'Ostrogoths, de Wisigoths, de Lombards, de Burgondes, de Francs, de Saxons, etc.

Cette trouvaille si importante et si imprévue avait un intérêt tout particulier pour moi qui, à propos des couronnes de Guarrazar, avais osé dire, il y a déjà huit ans, que tous les objets de ce même travail, toutes les œuvres de cette orfévrerie d'or cloisonnée, incrustée avec grenats ou verres de couleur, devaient être attribués à l'art primitif des peuples que je viens de nommer, en dehors de toute influence romaine ou byzantine. Qu'on les rencontrât en France, en Italie ou en Espagne, en Suisse ou en Angleterre, ce n'étaient, selon moi, que les produits d'un art d'importation, inconnu avant l'invasion, et dont on ne devait, par conséquent, trouver aucun monument antérieur à cette époque.

Les découvertes subséquentes pouvaient seules déterminer le plus ou moins de fondement de cette assertion accueillie d'abord par beaucoup de mes plus doctes confrères avec ce que j'appellerai une courtoise et affectueuse incrédulité.

Il fut donc bien agréable pour moi de pouvoir constater que la découverte du magnifique trésor de Pétrossa, bien loin de démentir mes prévisions, semblait les justifier dans une assez large mesure, et qu'il en ressortait (du moins à mon avis) des présomptions de plus en plus fortes en faveur de l'opinion que j'avais émise.

Là se trouvaient, en effet, réunies et simultanément représentées par des spécimens divers, les trois différentes formes sous lesquelles le genre d'orfévrerie dont il s'agit nous était jusqu'alors apparu isolément, c'est-à-dire, le simple cloisonnage, l'incrustation par alvéoles ménagées dans le plein du métal, et le cloisonnage à jour. Et, chose à noter, cette représentation simultanée de tous les différents procédés du même art se trouvait pour la première fois au fond de ces contrées encore peu explorées d'où partirent successivement la plupart des hordes d'envahisseurs auxquels j'attribuais dès lors et j'attribue encore l'importation de cet art spécial dans le reste de l'Europe.

D'autres découvertes, moins importantes, mais assez nombreuses, ont été faites successivement dans les contrées Danubiennes.

Le musée de Pesth, si bien représenté à la grande Exposition

rétrospective de 1867, y avait envoyé divers spécimens d'orfévrerie d'or cloisonnée, qui prouvent que cette industrie florissait évidemment dans les contrées dont il s'agit à une époque très-reculée. Quant à déterminer exactement cette époque, c'est à quoi l'on ne peut guère arriver que par induction ; car, par eux-mêmes, ces divers objets, y compris le trésor de Pétrossa, ne portent aucune indication de dates certaines (1).

Les monuments proprement dits sont eux-mêmes fort rares dans ces contrées, sauf ceux qu'y purent laisser les Romains, et qui appartiennent, par conséquent, à une civilisation toute différente de celle dont nous cherchons ici la trace. A peine commençons-nous aujourd'hui à bien connaître l'histoire, la filiation des peuples qui vécurent successivement là, sur les confins de la puissance romaine ou, plus tard, de la puissance byzantine. Les Goths, venus du nord, n'y séjournèrent pas longtemps. Les Daces, qui les y avaient précédés, semblent y avoir pris, à un certain moment, de plus solides racines. De ceux-là, nous connaissons du moins quelque chose par les historiens romains, et, bonne fortune plus rare, nous retrouvons leur trace sous une forme pour ainsi dire saisissable dans un monument contemporain auquel l'archéologie moderne peut ajouter un large degré de confiance, la colonne trajane.

Comme tout le monde, j'ai contemplé bien souvent ce magnifique monument ; j'ai bien souvent suivi, livre en main, cette longue série de bas-reliefs se développant en spirale, où vainqueurs et vaincus sont représentés dans toutes les phases de leurs longs et belliqueux exploits. Ceci, encore une fois, a toute l'autorité d'un monument contemporain. Que les artistes romains aient un peu arrangé les choses à la romaine ; qu'ils

(1) Le jour même où je lisais ce travail à l'Académie, m'est parvenue de Bucharest une très-intéressante notice sur les antiquités de la Roumanie, publiée par les soins du gouvernement des principautés Danubiennes, et due au même M. Odobesco. Cette notice renferme de très-précieux éclaircissements sur le trésor de Pétrossa, lesquels confirment pleinement son attribution aux Goths qui vinrent occuper ces contrées du III$^{e}$ au V$^{e}$ siècle.

n'aient pas reproduit avec tout le scrupule de fidélité d'un archéologue exercé certains détails des costumes ou des trophées, c'est possible. Cependant leur œuvre porte en général un grand caractère de vérité; ils avaient leurs modèles sous les yeux, et l'on observe d'ailleurs, dans leurs bas-reliefs, une telle différence d'accoutrements entre les Romains et les Daces, que l'on peut, ce me semble, accepter comme suffisamment vraie, à quelques détails près, la forme donnée par eux aux diverses pièces de l'équipement des vaincus.

C'est surtout cette conviction qui me faisait étudier naguère, avec plus d'attention que je ne l'eusse fait peut-être autrefois, les bas-reliefs de la colonne trajane.

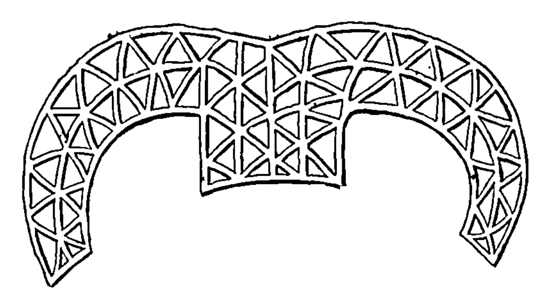
Ceux du piédestal ne sont pas les moins curieux, puisque c'est là que se trouvent entassés, et reproduits sur une plus grande échelle, tous les trophées de la victoire, glorieuses dépouilles des vaincus. Il y a, dans le nombre, beaucoup de boucliers. L'un d'eux a particulièrement fixé mon attention. (*Voir la planche ci-jointe*).

C'est un grand bouclier ovale, décoré au centre d'une sorte de rondelle en relief composée de plusieurs cercles concentriques encadrant cinq ornements symétriques en forme de *peltes*. De ce centre partent, dans le sens du grand axe, deux nervures rectilignes auxquelles se rattache, de chaque côté, une grosse guirlande serrée de feuilles de laurier. Dans le sens du petit axe, l'espace très-resserré compris entre l'umbo et l'orle du bouclier est occupé presque entièrement par un ornement à deux branches recourbées assez difficile à bien définir, sur lequel je vais avoir bientôt à revenir. Enfin, quatre palmettes symétriques relient les différentes pièces d'ornementation du grand et du petit axe.

La rondelle centrale et l'ornementation du grand axe n'offrent, dans leur ensemble, rien de bien particulier, et c'est seulement dans quelques-uns de leurs détails que je trouverai peut-être tout à l'heure matière à induction.

Il n'en est pas de même de l'ornement si caractéristique du petit axe. Celui-là n'a évidemment rien de classique, rien qui

rappelle l'art romain ou grec. Ou je me trompe fort, ou il appartient complétement à l'art barbare. Mais sa forme générale n'est rien encore. Ce qui me frappe surtout, ce qui doit frapper tous ceux qui l'examineront avec attention, ce sont les détails de sa décoration intérieure, laquelle (j'appelle particulièrement l'at-



tention sur ce point) n'est autre chose qu'un véritable cloisonnage formant un réseau irrégulier de triangles et de quadrilatères irréguliers de toutes formes, absolument semblable au cloisonnage qu'on observe dans les pièces les plus grossières de l'orfévrerie à incrustation de grenats.

Bien entendu, nous ne trouvons ici aucune indication de la matière. Mais, je le répète, comme décoration, comme forme, l'identité est complète.

Une fois sur cette piste, certains détails des autres parties du bouclier m'ont également frappé, comme présentant des indices de même nature. Ainsi, l'un des cercles concentriques de l'umbo se compose de deux rangées de dents de loup alternantes, ainsi que cela se voit sur certaines grandes fibules anglo-saxonnes décorées de grenats en table. Le cloisonnage n'y est pas indiqué, il est vrai. Mais de même, sur plusieurs des fibules dont je parle, l'incrustation des verres ou grenats est faite par alvéoles triangulaires sans cloisonnage.

Enfin, pour revenir à notre bouclier, la même dent de loup se retrouve aussi formant double bordure le long des nervures du grand axe.

N'y a-t-il pas quelque chose, Messieurs, au fond de tous ces rapprochements ?

Pour mieux m'en rendre compte à moi-même, je me suis appliqué, je devrais presque dire je me suis amusé, à faire une nouvelle copie du bouclier provenant des trophées de la colonne trajane; et sur cette nouvelle copie, parfaitement pareille à la première, quant au trait, c'est-à-dire quant à ce que nous donne le monument original, j'ai entrepris, guidé par les indications que je viens de dire, j'ai entrepris de déterminer, au moyen de la couleur, les matières mêmes dont se composait le bouclier ou qui concouraient à sa décoration (toujours en supposant que celle-ci consistait particulièrement en incrustations de grenats cloisonnés d'or). Quand je parle d'or, il ne peut s'agir ici évidemment que des parties décoratives en relief servant de sertissure ou de cloisonnage au grenat. Le reste du bouclier ne pouvait, dans cette hypothèse même, qu'être doré tout au plus.

Ma restitution ainsi faite, vous l'avouerai-je, Messieurs, je n'en ai pas été trop mécontent; mon bouclier ne m'a pas paru trop improbable. Et c'est pour cela que j'ose vous le soumettre.

Il est sage, je le sais, de se tenir en garde contre les entraînements de l'imagination, en archéologie comme en toute autre matière. Aussi n'ai-je pas la prétention de donner comme un fait acquis ce qui n'est réellement qu'une conjecture. Toutefois j'ose dire qu'il y a certainement là quelque chose. Je sens, je le répète, que je suis sur une piste au bout de laquelle j'entrevois des faits intéressants se rattachant à ceux que nous connaissons déjà ; mais l'éloignement et l'obscurité m'empêchent, quant à présent, de les définir avec certitude. Je ne puis pas dire : « voyez ! » je me borne à dire : « regardez avec moi, vous qui avez bonne vue ! Il me semble qu'il y a là-bas quelque chose d'intéressant à étudier. »

Ce n'est pas la matière employée qui pourrait fournir une objection sérieuse à mon hypothèse. Tout le monde sait que le grenat, et particulièrement le grenat en table, en minces lamelles, est très-commun dans la vieille Germanie et les pays limitrophes, y compris les monts Carpathes.

On ne peut guère m'objecter non plus cette espèce de contre-sens qui consiste à couvrir d'ornements si précieux et si fragiles

une pièce d'armure destinée au combat; car on sait également que, de tout temps, les chefs barbares ont mis tout leur amour-propre à se couvrir des armes les plus riches, n'épargnant, à l'occasion, ni l'or, ni les pierreries, sans s'inquiéter aucunement de la fragilité d'une pareille décoration.

J'en pourrais citer comme exemple, entre beaucoup d'autres, divers grands boucliers ovales, décorés d'émaux ou de verres rouges, publiés dans les *Horæ ferales* de Kemble (1). Mais nous en avons d'autres preuves, qui trouvent encore mieux leur place ici, puisqu'elles nous sont précisément fournies par les monuments les plus connus de cette orfèvrerie cloisonnée dont je recherche les origines.

Les armes de Childéric trouvées dans le tombeau de Tournay, les armes non moins riches découvertes, il y a quelques années, à Pouhans, dans ces plaines de Champagne où vinrent se rencontrer, au V[e] siècle, les Goths auxiliaires des Romains et les Huns d'Attila, sont toutes couvertes d'ornements en or cloisonné à incrustations de grenats. Enfin, le musée de Ravenne possède un magnifique spécimen encore inédit de la même orfèvrerie, objet évidemment contemporain de Théodoric, où les antiquaires italiens n'ont pas hésité à reconnaître quelques parties de la décoration d'une cuirasse.

Une objection beaucoup plus sérieuse à mon essai de restitution pourrait être tirée du style de l'ornementation de notre bouclier. Certaines parties de cette ornementation, les guirlandes compactes de feuilles de laurier, les quatre palmettes, la décoration de la rondelle centrale se rattachent évidemment à l'art classique, mais jusqu'à un certain point seulement. En effet, l'élément le plus caractéristique de la décoration centrale affecte, ainsi que je l'ai dit, la forme de la *pelte*, de cet élégant petit bouclier attribué aux Amazones, qui était particulièrement celui des soldats mercenaires de la Thrace désignés par Xénophon sous le nom de πελτασταί (2), forme bien connue des Grecs et des

(1) Planches XIV et XV.
(2) *Hellen.*, IV, 4; V, 12.

Romains, mais qui n'en est pas moins d'origine barbare. Quant aux guirlandes compactes de feuilles de laurier, elles appartiennent bien sans doute à la décoration classique; mais la courbe irrégulière qu'elles affectent ici, cette espèce d'ellipse aplatie du bout ne se rencontrerait, je crois, dans aucun monument de pur style grec ou romain.

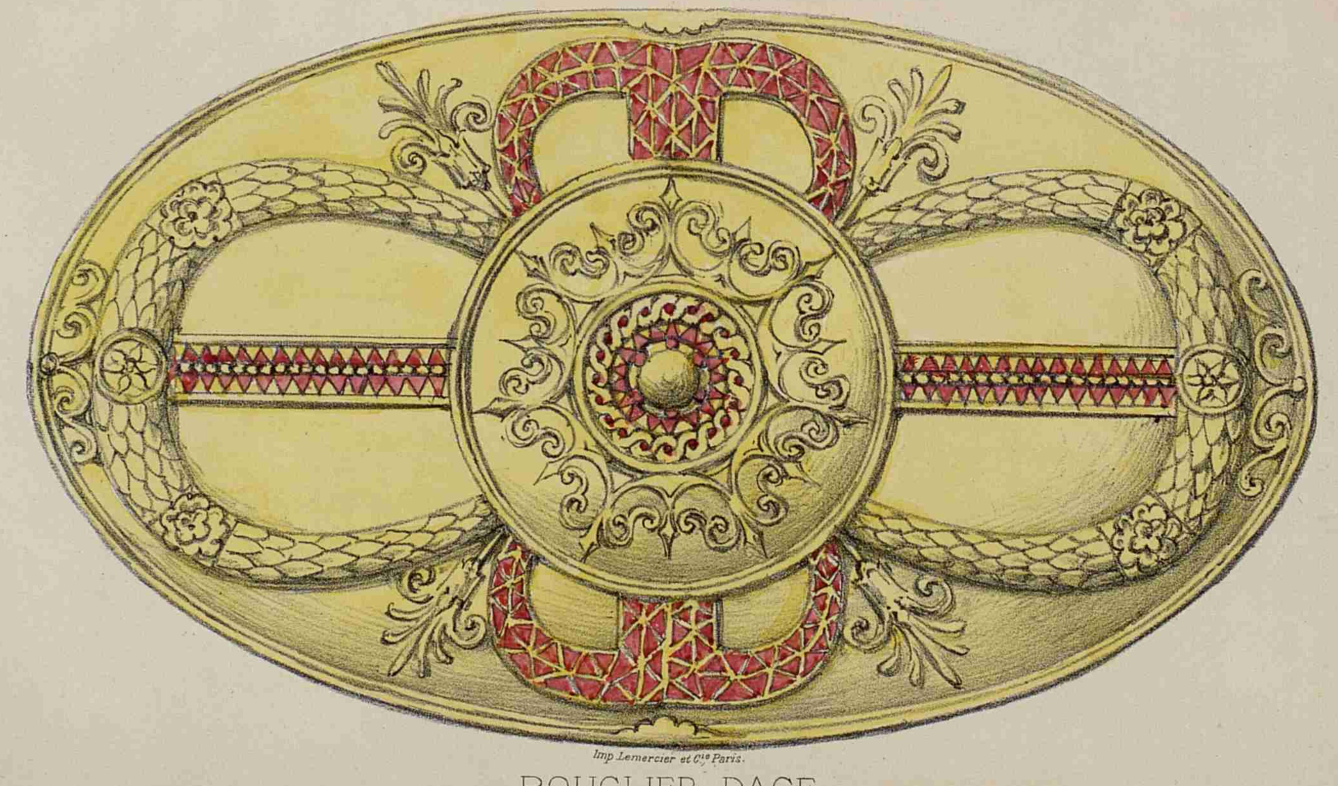
Tout ce qu'on peut dire de la décoration de ce bouclier est donc qu'il présente un certain mélange des éléments de l'art classique et du style barbare. On sent qu'il appartient à une époque et à un pays où la civilisation romaine débordait déjà, par un contact habituel, sur la barbarie dont elle était limitrophe. Nous n'avons certainement pas là un produit de l'industrie des barbares dans toute sa pureté (si tant est que ce dernier mot puisse s'appliquer à une industrie aussi incomplète); mais nous y pouvons trouver néanmoins quelques traits tout-à-fait caractéristiques de cet art *sui generis ;* et l'un des plus marquants m'a paru être précisément cet ornement bizarre qui, dans le bas-relief de la colonne trajane, porte l'indication si évidente d'un cloisonnage.

Lors même qu'on me contesterait, comme dénuée jusqu'à présent de preuves suffisantes, l'hypothèse que cette pièce cloisonnée fût en orfévrerie incrustée de grenats, il n'en reste pas moins acquis un fait qui n'est pas, je crois, sans importance; c'est que, dans la contrée même d'où partirent plus tard les Goths pour envahir le midi de l'Europe, on trouve, dès le IIe siècle, la trace, sinon d'une industrie, au moins d'un style de décoration que ces mêmes peuples ont porté avec eux dans tous les pays sur lesquels s'étendirent leurs conquêtes.

N'avais-je donc pas raison, Messieurs, de dire que nous sommes là sur une piste intéressante, au bout de laquelle peuvent se rencontrer des révélations d'une grande valeur pour l'histoire d'une branche de l'art dont les origines ont été jusqu'ici fort obscures?

---

Paris. — Imprimerie de E. DONNAUD, rue Cassette, 9.



Imp Lemercier et C^ie Paris.

BOUCLIER DACE